

Down to Earth

Monique Deland

Numéro 152, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87901ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deland, M. (2018). Down to Earth. *Les écrits*, (152), 120–127.



MONIQUE DELAND

Down to Earth

Chantal Neveu, *La vie radieuse*,
Chicoutimi, Éditions La Peuplade, 2016.

La vie radieuse de Chantal Neveu est un texte très *down to Earth*. Elle le dirait sans doute elle-même, en ces mêmes termes anglais d'ailleurs, question d'être en phase avec son plus récent livre qui fait de nombreux emprunts à la langue anglaise, tantôt sous la forme d'expressions courantes, tantôt sous la forme de mots uniques.

Très terre à terre, donc, ce livre qui décrit la *vie radieuse*, en procédant à une énumération aussi foisonnante que jubilatoire des choses qui font notre monde, mais dans cette perspective singulière où chacune d'entre elles est ramenée à son essence constituante ou présentée dans son aspect le plus fondamental. Bien sûr, les littéraires connaissent le circuit linguistique qui va de la chose au signe en passant par le concept, mais pour Chantal Neveu le langage n'est pas l'unique moyen d'appréhender notre monde. L'entendement d'un physicien ou d'une chimiste, par exemple, fait aussi bien l'affaire et, sur le plan de la méthode, l'univers perçu par les scientifiques se révèle très semblable à celui du linguiste, à savoir un système pouvant être réduit à ses plus petites unités, signes ou symboles capables d'en représenter les parties en présence.

Ainsi, pour évoquer la *vitesse* (inexistante, on s'entend) d'un arbre, Neveu empruntera aux formules de physique

le symbole *V*, puis le symbole *Fe* pour parler de l'élément chimique *fer*. Le poème complet se lit comme suit : « l'envers de l'intérieur / l'air / un arbre / par exemple / *V* / de la lenteur / primordiale / l'attraction / *Fe* / au cœur / de la Terre / j'ignore / avant / d'où // de quels météorites » (p. 18-19). Un peu comme les matières évoquées dans le texte sont passées au tamis de la conceptualisation de façon à faire respirer la flamme de leur essence, la manière de disposer les vers sur la page entend elle aussi parler de forme essentielle, puisque l'auteure nous offre un livre distillé qui ne présente très souvent qu'une seule ligne par page, ou un seul mot par ligne, et même un seul mot par page. Autrement dit, la beauté hachée menu des matières (vivantes ou inertes) qui sont présentées dans le poème trouve un écho direct dans la beauté formelle, hachée menu elle aussi, de l'écriture.

Le « *word flow* » (p. 46) de l'ensemble du livre est également heurté, discontinu et sautillant, principalement à cause des doubles interlignes qui sont la norme dans le recueil. Les vers ne sont jamais regroupés (ni en strophes, ni en chapitres ou sections, ni autrement), et le seul découpage qui prévaut entre certains vers est celui provoqué par les sauts de page (lesquels sont indiqués ici par des doubles barres obliques). Un tel choix esthétique valorisant le fractionnement des particules (autant les particules langagières du poème, tels les vers ou les mots, que les particules du monde physique mises en scène dans le poème) a tôt fait d'avoir pour conséquence une valorisation maximale de l'air, du vide et de l'espace autour des plus petites choses : lignes, signes, symboles, matières ou idées. On pourrait même dire avec la poète que c'est là que le travail s'accomplit : « guetter pratiquer anticiper tailler // le vide // l'espace » (p. 121 à 123).

Neveu passe toute chose au crible du même œil. Comme elle le fait pour le substrat terrestre ramené au fer qu'il contient,

la poète décortique ces substances apparemment immatérielles que sont le vide intangible et l'espace invisible. Dans cette *vie radieuse*, il sera donc question de « photons » (p. 26), de « quarks » (p. 33), de gaz nobles comme le krypton, « Kr » (p. 26), et de gaz rares comme l'hélium, « He » (p. 26), qui cernent les « roches mères » (p. 27) au flanc des immenses canyons de ce monde où « les bras / le long des corps / exposés / pratiquement inertes / cadrés / nous bougeons » (p. 27). Le corps vivant des humains évolue au sein de cet univers brut et très « premier degré » auquel il appartient, alors que se propage une surprenante vibration entre les matières vivantes et les choses inertes : « *brothers & sisters* / une même eau / nos détroits / les biefs / devant / au milieu / du gué / *we are alive* / nous allons » (p. 43). Le fait de dépasser les identités individuelles spécifiques à chaque élément est précisément, d'une part, ce qui permet à la poète de dire *nous*, et, d'autre part, ce qui permet à ce *nous* de transformer une simple existence en une *vie radieuse* : « vivants vivantes / bien / dépossédés / désenlisés / je veux dire délivrés / ni sujet / ni objet / avec le magma » (p. 143).

Or, le magma est un liquide pâteux, une bouillie de roche fondue où les caractéristiques physiques de la pierre, du feu et des gaz sont confondues, dissolues, et désormais indiscernables autant qu'indissociables. L'élément individuel n'existe plus ; « c'est stable / rendu là / *deep breath* » (p. 56), « *a human chain* / *as you can see* » (p. 65). Et c'est ainsi que le lecteur passe des matières élémentaires comme le fer, le krypton ou l'hélium à la matière sociale, tandis que le symbole *V* (qui avait déjà signifié *vitesse* ou encore *volume*) n'est plus la variable d'une équation physique, mais bien le signe de la victoire : « contre l'État policier / dans la rue / phalanges dépliées / index et majeurs / levés / *V* / nous réfléchissons / à chaque minute » (p. 66-67). Au sein de cette chimie des matières (dont nous

sommes), nous formons donc une chaîne humaine devant le sort social et même le sort politique du monde – le « *Friday of Anger* » (p. 69) du printemps arabe, par exemple – où il y a « des personnes / touchées / par des balles / réelles / nous nous tenons / contre le dictateur / nous livrons / un bras de fer / durons » (p. 65).

Le fait est incontestable, dira la poète : « il y a autre chose / dans la matière » (p. 83). C'est ainsi que, dans *La vie radiieuse*, il y a une histoire d'amour : « l'envie immédiate de marcher / ensemble / sur la montagne / spontanément / nos sexes / séparés / appelés / poignets choisis / nos paumes / riches / les heures / nos gorges // de plain-pied / le miroir / prégnance de nos corps à corps / le cadrage sur les arbres / la lumière // c'est majeur // la formation de nos cœurs précède celle de nos hémisphères / il en va ainsi de notre lien » (p. 7 à 11). Plus loin, la poète précise la qualité de ce lien – qui constitue sans doute la clé de tout le recueil, et qui est elle-même à mettre en relation avec les notions de vide et d'espace évoquées précédemment : « fertile / la brillance / de nos yeux / éléments / parmi les plus connus // à travers // le dépoli // les paupières / l'hémoglobine / je reconnais / le mystère / le lien / désinhibé // je ne crains plus de rompre // de me corrompre » (p. 35 à 40).

Quiconque voudra s'amuser à mettre bout à bout les deux citations (p. 11 et 38) obtiendra quelque chose comme : *il en va ainsi de notre lien désinhibé*. Il est intéressant de faire ce collage, puisqu'il donne à voir que ce qui confère à la vie sa radiance ne concerne ni une éventuelle exhibition du *je* ni un possible lien entre deux *je*. L'éclat resplendissant de la vie provient plutôt du désencombrement du lien unissant tous les éléments disparates qui composent notre univers, alors que sont reléguées au second plan les caractéristiques individuelles qui les isolent les uns des autres. Comme dans le cas du *magma*.

Neveu écrit ses poèmes dans la réfutation implicite de tout ce qui instaurerait un jeu de supériorités, ou même seulement des catégories, entre ce que les taoïstes appellent *les dix mille êtres* ou *les dix mille choses*: « tu peux oublier qui tu es / tu peux enfin être / simplement / totalement / être / central centrale // au centre // avec // le reste / des étoiles / éteintes / exoplanètes / agglomérats provisoires / similaires » (p. 131 à 134).

La proposition théorique est sans doute qu'une réalité mène à l'autre, et qu'il y a finalement « à l'ouest de l'ouest l'est » (p. 88). Ainsi en va-t-il de notre ronde Terre qui ramène nos pas dans les précédents, et jusque dans les traces des sagesse anciennes: « ascèse / squelette en paréo / s'exercer / est-ce dao? » (p. 160), demande Neveu. Puis à force d'interroger la vie et ses matières, la poète touche aux questions sur l'esthétique qui sondent les motifs mêmes de l'art, pour en arriver à ce constat que nous sommes « nous aussi / passeurs / exemplaires / imperfection et élégance / en des traits nombreux / notre art nos pas / résonance d'indices / rythmiques / et systèmes sympathiques » (p. 107). Voilà donc revenue cette idée d'une *human chain*... Une chaîne humaine d'artistes, cette fois. Et à la suite de John Cage, philosophe de l'art, orientaliste et musicien expérimental, Neveu demande encore: « qu'est-ce que l'harmonie? / aimer / marcher / conduire / aimer / les bambous / les cuisses / cyclistes / les vaches / laitières / aller / à Gand / éprouver / le retable / des Van Eyck / L'adoration / de l'agneau // mystique » (p. 175 à 177).

Peu à peu, la lecture nous met en contact avec cette vaste respiration qui sert de toile de fond à toute l'écriture du recueil: « est-ce la lumière? / ce que nous sommes / ensemble » (p. 136). Mais l'aplomb spirituel de ce *nous* n'enlève rien au fait que tout ce qui est écrit ici au nom de ce *nous*, de cette *human chain*, est d'abord porté par un *je* d'écrivaine. La

tension entre les quelques *je* et les nombreux *nous* du texte (six ou sept *je* contre une quarantaine de *nous*) est impalpable, comme si elle appartenait à un conflit d'emblée résolu. Ce dernier prend plutôt la forme d'une force vaste et tranquille située en amont des émotions, et s'élaborant en marge de l'habituel pouvoir de séduction qu'exerce le lyrisme traditionnel avec un *je* qui parle à son lecteur en le regardant dans le blanc des yeux.

Car plutôt que d'être assujetti aux retentissements corporels causés par les émotions, le travail d'écriture de Neveu soulève la pleine expansion du cœur dans ces passages où sont envisagés intellectuellement les grands axes théoriques de l'existence ou encore ses grandes questions: «vie lucide ou élucidée / un déclic / ne pas être morte / ne pas mourir non plus / pas maintenant / maintenant / re- / vivre / est-ce ressusciter?» (p. 162). Et la poète n'a de cesse de s'interroger: «est-ce naïtre?» (p. 178); «est-ce une région?» (p. 32); «une qualité est-elle une direction?» (p. 89); «à quelle distance les corps?» (p. 82); «est-ce une idylle?» (p. 103); «sommest-nous aimables / suffisamment aimants» (p. 209); ou encore «je m'émerveille / est-ce la vie? // radieuse» (p. 134-135). Les interrogations prennent aussi parfois la forme d'affirmations apaisantes, comme celles-ci: «des vis-à-vis / nous sommes les mêmes» (p. 199); «nous avons un mur / contre lequel / le ciel est le même / unique» (p. 15).

Peu importe le bout par lequel on le prend (celui des questionnements ou celui du fractionnement en unités), toute chose est ramenée à un dénominateur commun essentiel, soit l'habitation de cette Terre, ici même, *down to Earth*, et la présence sur ce socle minimal où «nous vivons ensemble» (p. 209), et où «nous appartenons à l'ensemble» (p. 215). Rien n'est négligé dans ce grand texte inclusif, alors que la poète

complète sa vision unificatrice du monde en évoquant un univers qui sait aisément voyager du plus petit atome aux plus grandes sphères de la connaissance humaine, pour multiplier au-delà des choses toutes les beautés de cette *vie radieuse*: « tout est économie // architecture // culture agriculture contiguës // l'une dans l'autre // domesticité et linguistique // rien n'est anecdotique » (p. 180 à 185); « ainsi sommes-nous reliés » (p. 199).

